

L'image de la jeune fille dans la littérature féminine de l'immigration

Maître assistante, doctorante Ioana-Maria Putan

Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie

Abstract : *In the 80s, a new feminine literature is emerging in France, written by migrant women from the North Africa, which explores the French society and sometimes the Algerian society, through the eyes of female characters who live "[a] difficult and painful acculturation" (Mata Barreiro 2006: 163), who are in search of their identity and freedom. Among the female characters proposed by this particular type of literature, we chose to examine the character of the immigrant girl: living in a "city", marginalized and stigmatized as an "foreigner from the inside" (Durmelat, 2008: 50), with a destiny under the sign of alienation, prohibitions, exclusion, Samia (They say I am a beurette by Soraya Nini), Malika and Farida (Beur's Story by Ferrudja Kessai) as well as their creators, become examples of strong characters who become desperate in their attempt to gain freedom, either by choosing the departure, the hope or the death, as in the case of their characters or by choosing to write instead, as in the case of the female writers.*

Key words: *feminine literature, immigrant girl, identity, freedom*

Introduction

À partir des années 80, la scène littéraire française voit émerger une nouvelle littérature que la critique littéraire a eu du mal et en a encore à dénommer car peu sont ceux qui acceptent son existence : il s'agit d'une littérature écrite par les enfants des immigrés d'origine maghrébine qui sont nés sur le territoire français ou qui y sont arrivés dès leur enfance. « Littérature beur » [1], « littérature de la deuxième génération » [2], « littérature migrante », « littérature de l'immigration », toutes ces appellations nous indiquent qu'il s'agit d'une littérature qui « vi[t] au "centre" de l'espace francophone qu'est l'Hexagone mais en position culturelle décentrée » (Fernandez, 2007 : 9) et qui est, par conséquent, considérée comme mineure, située souvent en marge de la littérature nationale [3].

Si au début, il n'y avait que des hommes qui prenaient la parole pour faire connaître aux Français la vie menée par les immigrés maghrébins dans les banlieues des grandes villes, les dernières années, de plus en plus de femmes osent faire ce que leurs mères n'ont osé faire à cause des lois ancestrales qui exigeaient à la femme de se taire : ainsi, « de la périphérie de la scène littéraire française » (Eysel, 1996 : 56), les filles des immigrés maghrébins, même si « marquée[s] du sceau de "l'étrangeté" culturelle » (Eysel, 1996 : 56) prennent la plume et donnent ainsi naissance à une littérature féminine « migrante » :

On a souvent appelé la première génération d'immigrés maghrébins « la génération du silence » et la deuxième « la génération de la parole » (...). La plupart des femmes de la première génération ne parlaient pas bien le français et n'avaient donc aucun moyen de se faire entendre en France. Leur rôle de femme musulmane traditionnelle renforçait ce silence et les privait de parole à la maison (...). En tant que femmes, affirme Sakinna Boukhedenna « le seul droit que nous offrent nos pères, nos frères, nos oncles, c'est celui de se taire » (...), « comme si femme arabe, à leurs yeux voulait dire : maison, chiffon, enfant et ferme ta gueule » (...). (Ireland, 1996 : 235)

Ces femmes deviennent ainsi des écrivaines « à cheval sur plusieurs langues, plusieurs cultures et plusieurs imaginaires » (Albert, 2005 : 82) qui revendiquent leur appartenance au centre – représenté par la France : elles demandent à être considérées comme des Français à part entière et non pas comme étant avant tout des enfants d'immigrés maghrébins. Ainsi, de même que la dénomination « beur » est contestée par certains individus nés en France des parents immigrés, le syntagme « enfants issus de l'immigration » ne semble pas non plus satisfaire tout le monde : nombreux sont ceux qui y voient une manière à condamner ceux dont les parents sont originaires du Maghreb à une « éternelle altérité ». Dans ce sens, Nora Barsali, consultante et chef d'entreprise dans le secteur de la communication, auteure du livre *Génération beurs, Français à part entière*, affirme que « Les "enfants issus de l'immigration" - les guillemets se justifient par l'aberration de cette désignation – vont-ils être

éternellement des "immigrés". Est-ce une "maladie" que d'être issu de l'immigration, une maladie transmissible de génération en génération ? » (2003 : 6).

Les personnages qui naissent sous la plume des écrivaines « migrantes » sont des personnages déterritorialisés, confrontés à la société, en rupture avec leur famille, en quête de soi et des origines, des personnages qui sont en quelques sortes des « alter-égo » de leurs créatrices. Par cela nous comprenons le fait que, malgré l'impossibilité de parler toujours d'œuvres autobiographiques, les romans des écrivaines migrantes gardent une trace, plus ou moins perceptible, de leur propre vie en tant que « Français pas comme les autres » (Barsali, 2003 : 5) et que, par conséquent, les personnages ont hérité, à des différents niveaux, certaines caractéristiques de leurs créatrices.

Si au début de cette littérature de la deuxième génération, la plupart des auteurs construisaient leurs romans autour des personnages masculins qui se confrontaient à la vie difficile de « banlieusard » tout en laissant de côté la parole féminine, à partir des années quatre-vingt-dix, les écrivaines issues de l'immigration maghrébine qui entrent sur la scène littéraire française veulent se détacher de leurs précurseurs masculins par une manière spécifique d'aborder les thèmes et d'analyser la société dite « d'accueil ». Elles explorent la société française, et quelquefois celle algérienne, à travers les yeux des personnages féminins qui vivent « [une] difficile et douloureuse acculturation » (Mata Barreiro, 2006 : 163), qui sont en quête d'identité et de liberté.

La littérature migrante au féminin : Ferrudja Kessas et Soraya Nini

Ferrudja Kessas et Soraya Nini, les écrivaines migrantes auxquelles nous nous intéressons dans cet article, ainsi que les autres représentantes de la littérature de la deuxième génération, témoignent dans leurs romans empreints « de solitude, désespoir et révolte » [4] (Boyer, 2008 : 300) des problèmes auxquels se confrontent les jeunes filles issues de l'immigration maghrébine, qu'on se contente souvent d'appeler « beurettes » [5], dans leur volonté de se construire une identité propre qui ne renie ni la culture des parents ni celle du pays d'accueil, mais qui réussit à réconcilier l'Occident et l'Orient ou, pour citer Carmen Mata Barreiro, « une identité individuelle qui intègre les aspects féminins, immigrés et jeunes » (2006 : 169-170).

Élevées entre « deux nations, deux cultures, deux modes de vie » [6] : la France, le pays de leur naissance, et la famille, ancrée dans les traditions du pays d'origine, les personnages féminins, de même que leurs créatrices, vivent un profond sentiment d'aliénation, de mal de vivre, car comment être soi-même quand il faut réconcilier ces deux côtés de son être ? La réponse n'est pas simple et les personnages féminins, qu'il s'agisse de Samia (Ils disent que je suis une beurette de Soraya Nini), de Malika ou Farida (Beur's Story de Ferrudja Kessas), de même que les écrivaines, se voient à un moment de leur vie confrontés à un dilemme : rompre avec les siens ou respecter rigoureusement les lois ancestrales, ce qui revient, en effet, aux paroles d'Aïcha Benaïssa, choisir « entre la Française que je suis et l'Algérienne que mes parents voudraient que je sois » (Benaïssa, 2000 : 15):

Les romanci[ères] de la deuxième génération, qui se veulent les témoins du monde et du mode de vie des jeunes [filles] immigré[e]s, tentent d'exprimer dans [leurs] récits (...) les complexités et les contradictions de leur vécu de beur. [Elles] racontent leur dilemme entre la culture arabe ou berbère de leurs parents, qui ont la tendance à maintenir leur identité nationale, et la culture française, celle d'un pays où [elles] ont grandi et qui est souvent le seul qu'[elles] connaissent. (Huughe, 2001 : 64)

Samia, Malika, Farida – trois « beurettes », trois destinées

Le roman de Ferrudja Kessas, *Beur's Story*, et celui de Soraya Nini, *Ils disent que je suis une beurette*, proposent au lecteur plusieurs types de personnages féminins : la jeune fille qui veut construire son propre destin ; la mère protectrice ou la mère-ogresse ; la sorcière.

Dans la réalisation de cet article, nous nous sommes arrêtés sur le personnage de la jeune fille, et plus précisément sur les personnages de Samia (*Ils disent que je suis une beurette*), de Malika et de Farida (*Beur's Story*). Bien qu'il y ait d'autres jeunes filles qui apparaissent dans les deux romans, et notamment les sœurs de Malika et de Samia et leurs collègues françaises, il nous semble que les trois personnages féminins que nous avons retenus sont représentatifs pour le type de personnage féminin mis en scène par la littérature féminine de la deuxième génération : jeune fille, habitant une « cité », marginalisée et stigmatisée en tant qu'« étrang[ère] du dedans » (Durmelat, 2008 : 50), contrainte à vivre selon des lois ancestrales qui ne tiennent pas compte de sa naissance sur le territoire français, qui n'accepte pas sa vie de fille d'immigrés et qui entame la quête d'une identité individuelle qui lui permette de dépasser le déchirement moral.

Même si chacun des trois personnages féminins a un parcours identitaire différent (Samia – se révolte et lutte pour sa liberté ; Malika – malgré son désir de vivre en toute liberté, elle n'ose pas détruire le mur des traditions qui l'entoure et pardonne à ses parents tous les sacrifices qu'elle doit faire au nom de l'honneur de la famille tout en espérant qu'un miracle se produise ; Farida – accepte difficilement qu'elle incarne l'Autre dans un pays qui est pourtant le sien et finit par trouver la liberté tant recherchée dans la mort), ils sont liés par une destinée sous le signe de l'aliénation et des interdictions, et aussi par le sentiment de l'exclusion ressenti à chaque pas car, dans leur univers, il semble que « le fait d'être né sur le sol français ne met[te] pas les immigrés de la deuxième génération à l'abri du regard des autres : "les vrais Français" pour lesquels ils seront toujours considérés comme des "bougnoles" » (Huughe, 2001 : 67-68). En même temps, les trois personnages féminins se ressemblent au niveau de la quête de la liberté : chacun rêve d'une existence qui ne soit plus régie par des interdictions. Qu'il s'agisse du départ, de l'espoir qui ne s'éteint jamais ou de la mort, Samia, Malika et Farida suivent avec ténacité le chemin qui mène à la liberté qui leur laisse la chance de penser et d'agir librement, deux droits qui font la dignité de l'individu, qu'il soit homme ou femme.

De l'enfermement

L'enfermement : c'est le mot qui résume la vie des trois personnages féminins auxquels nous nous intéressons. Il ne s'agit pas d'un lieu de détention dans le sens propre du terme, mais des gestes, des croyances et des traditions qui enferment étroitement les individus, et plus précisément les jeunes filles issues de l'immigration maghrébine.

Samia provient d'une famille nombreuse qui a comme chef non pas le père, figure la plupart du temps absente, mais le frère aîné qui n'hésite pas à user de la violence physique et langagière contre ses sœurs. Elle n'a pas le droit de sortir, de profiter de son adolescence, d'aimer. Le seul passe-temps auquel elle a droit c'est le ménage. Encouragée par le départ de sa sœur aînée qui a quitté le foyer familial pour vivre à côté de son bien-aimé, Samia comprend que la vie continue au-delà du mur qui l'entoure, mur fait de toutes les interdictions qui règlent sa vie : ainsi, le départ devient son unique but. L'histoire de Malika ressemble en quelque sorte à celle de Samia : famille nombreuse, père absent-frère aîné présent, violence. À cela s'ajoute une mère-ogresse qui semble se nourrir de la vie de sa fille : elle est un véritable Cerbère [7], chien de garde qui veille à la porte de l'Enfer – ici le foyer familial, tout en empêchant Malika de vivre sa vie. La mère de la jeune fille est toujours prête à la frapper ou à l'insulter, car à ses yeux Malika n'est qu'une fille bonne à rien. Pourtant, depuis son enfance, en tant que fille aînée, Malika a été obligée à assumer le rôle de petit-maman et de femme. Malgré cette vie faite d'interdictions, Malika ne perd pas son espoir et voit dans l'école le moyen qui lui permettra un jour d'échapper aux chaînes de l'enfermement dans lequel la famille et les traditions l'obligent à vivre. Quant à Farida, son destin est celui de la révoltée, de l'enragée contre son destin de fille d'immigrée. Orpheline de mère, elle entre en conflit avec sa belle-mère qui ne perd aucune occasion pour l'humilier. Quand elle décide de voir à

quoi ressemble la vie de ceux qui ne connaissent pas les interdictions et l'enfermement, le destin semble lui jouer un tour : quelqu'un la voit sortir d'un bar, met sa famille au courant et il ne suit que de la violence et de l'humiliation.

Dans le cas des trois personnages féminins, l'enfermement se fait ressentir à plusieurs niveaux qui pourraient être représentés par des cercles concentriques : au milieu, c'est la famille/la maison qui agit en tant que gardienne des traditions ancestrales et de la religion des aïeux ; le deuxième cercle est représenté par la cité en tant que territoire de la marginalisation, de la misère et de l'exclusion, entourée par un mur invisible qui la sépare des zones habités par les Français de souche ; le troisième cercle renvoie à la société française qui a encore du mal à accepter que les individus issus de l'immigration aient les mêmes droits que ceux dont l'histoire est depuis toujours liée à celle de la France [8].

En tant que symbole du féminin, la maison représente un lieu de refuge, de sécurité, de paix affective, de tranquillité, où l'individu se sent protégé. Dans le cas de Samia, de Malika et de Farida, la maison semble avoir perdu toute signification positive : elle représente une véritable prison où il faut agir selon des règles établies à l'avance « puisque l'honneur de toute la famille repose au premier chef sur [la] réputation [des filles] » (Huughe, 2001 : 71), sur leur virginité qui symbolise aussi « "une arabité" que les parents, c'est-à-dire la première génération, essaie à tout prix de préserver » (Huughe, 2001 : 76). Il est intéressant aussi de remarquer que les maisons des trois personnages sont des copies parfaites de la maison arabe traditionnelle, et cela non pas au niveau de l'architecture [9] mais au niveau du symbolisme : les murs de la maison indiquent qu'il s'agit d'un espace clos qui ne permet pas l'intrusion des inconnus et qui en occurrence ne permet pas la sortie libre des femmes. Isolée du reste du monde, la maison devient l'espace de la femme par excellence – elle y est enfermée et obligée à se conduire selon des règles précises, tandis que l'extérieur, la rue, devient l'espace de l'homme, synonyme de la liberté tellement convoitée par les jeunes filles issues de l'immigration. En tant que symbole du moi, les maisons de Samia, Malika et Farida témoignent parfaitement de leur vie intérieure. Ces maisons où règnent la violence (physique, verbale ou morale), les interdictions, la méfiance, situés dans des zones de marginalisation, renvoient à des sentiments de souffrances, de mal-être, de mal de vivre, d'aliénation, d'exclusion, sentiments qui accompagnent jour après jour les trois protagonistes.

Aux traditions ancestrales que les parents s'entêtent à préserver et qui entravent la liberté des jeunes filles, s'ajoute la religion qui, selon les trois personnages féminins, semble être le vrai coupable de leur enfermement. Même si Samia, Malika et Farida ne s'expriment pas de la même manière et toujours à haute voix au sujet de la religion, celle-ci est tenue responsable de leur vie sous le signe de l'isolement. Celle qui se fait le plus entendre, et qui devient une sorte de porte-parole des autres jeunes filles, est Samia qui considère que la religion ne fait qu'opprimer la femme et lui interdit de vivre : « Il paraît que c'est la religion qui veut ça, et que chez nous la femme n'a pas le droit de faire telle ou telle chose, en bref, de vivre normalement! 'Ça ne se fait pas chez nous', c'est la phrase magique pour dire qu'il lui faut absolument rester enfermée! » (Nini, 2003 : 123). Freinée dans ses aspirations de liberté, Samia renie ainsi cette religion qui ne laisse aucune chance d'épanouissement à la femme.

Malgré le désir des parents de garder leurs filles enfermées (nous nous référons ici au sens propre et au sens figuré du terme) jusqu'au jour du mariage, les jeunes filles finissent par se révolter contre la famille et ses lois restrictives. Mais la révolte et la transgression des coutumes ancestrales entraînent la souffrance physique et morale car la famille, par le père ou le frère aîné, n'hésite pas à punir d'une manière exemplaire la jeune fille.

Nous l'avons déjà dit, l'enfermement des jeunes filles issues de l'immigration se fait aussi ressentir au niveau de la société française qui exige des immigrés une intégration réussie. Mais cette intégration est d'autant plus difficile dans le cas de Samia, Malika et Farida, que les trois jeunes filles habitent des banlieues misères délimitées d'une manière nette des quartiers chics des Français de souche. Samia habite la cité du Paradis : il s'agit d'un Paradis renversé qui est devenu l'Enfer terrestre où il faut lutter pour survivre, où la misère et

les mauvaises odeurs semblent étouffer tout être vivant. Quant à Malika, elle habite la cité des Marais Noirs, endroit infesté, où les individus persécutés luttent de toutes leurs forces pour ne pas perdre l'espoir en un avenir meilleur. Alors, cet espace d'exclusion fait que l'intégration de Samia, Malika et Farida soit une démarche difficile malgré le fait que la société française ne soit plus une société d'accueil comme dans le cas de leurs parents, mais leur société à elles. Il faut remarquer aussi que dans le cas des personnages féminins, le fardeau est d'autant plus lourd à porter car ils sont doublement victimes : elles sont femmes et immigrées. Leur destin sera celui de la lutte permanente pour se faire accepter en tant qu'individu vivant entre deux cultures, ayant les mêmes droits que les Français de souche.

Tout en essayant de trouver un équilibre entre la culture des parents et celle de la société d'accueil, les trois personnages féminins finissent par devenir de véritables « otages d'une situation identitaire impossible » (Huughe, 2001 : 67). Dans ce sens, Barbara Boyer affirme

la blessure à l'origine du déchirement identitaire des Français d'origine algérienne se situe au carrefour de cette opposition ambiguë entre le groupe minoritaire familial, soucieux de préserver l'héritage culturel du pays d'origine, et le groupe dominant chargé d'assimiler les jeunes issus de familles immigrées dans les traditions du pays d'accueil. (Boyer, 2008 : 12)

C'est au moment de la conscientisation de ce déchirement moral que Samia et Farida, et d'une certaine manière Malika aussi, décident de réaliser leur quête identitaire : dans leur cas, ne pas savoir qui elles sont vraiment est synonyme d'une longue série de sacrifices et de souffrance. Par conséquent, seulement la réponse à la question « qui suis-je ? » peut rétablir la paix intérieure et donner un sens à leur existence.

...à la liberté.

Vu leur enfance et leur adolescence sous le signe de l'isolement, les trois protagonistes ne rêvent que de la liberté. Et, pour y parvenir, Samia, Malika et Farida vont emprunter à peu près les mêmes voies - l'école, la lecture ; mais, à la fin, ce qui diffère c'est l'accomplissement proprement dit : si Malika refuse de quitter le foyer familial, tout en gardant l'espoir en une liberté prochaine, Samia part sans avoir le moindre regret tandis que Farida choisit un dénouement radical : la mort, la liberté suprême.

Les écrivaines beures voient dans l'école la seule échappatoire qui permet aux jeunes filles issues de l'immigration de franchir le mur qui les entoure et qui ne leur laisse trop d'occasion d'interagir avec le monde extérieur. « Liberté volée » (Huughe, 2001 : 77), le lycée est l'endroit où Samia, Malika et Farida ne doivent plus porter un masque – celui de la jeune fille vertueuse totalement soumise aux traditions, à la religion et à la famille ; tout au contraire, elles peuvent être elles-mêmes, parler de leurs rêves, leurs ambitions. En même temps, les trois personnages féminins finissent par comprendre que seule l'école peut leur garantir « un avenir différent, moins désespéré que celui de leurs mères » (Kessas, 2007 : 33). Si au début, Samia fait de l'indiscipline scolaire sa manière à elle de se révolter, elle est obligée à admettre que les études représentent « le bagage » qui peut lui donner la chance de quitter la banlieue : le diplôme à la main, la jeune fille décide de faire sa propre vie loin de sa famille où le respect des traditions était plus important que le bonheur d'une jeune fille : « Je m'en vais, tout m'est égal (...). Je n'en ai rien à foutre de l'autorisation, j'ai décidé de m'en passer. Je ferai ce que j'ai dans la tête » (Nini, 2003 : 257). Quant à Malika et à Farida, elles ont vu dès le début dans l'école le seul moyen d'évasion. Mais, si Farida est encouragée dans ses études par son père, Malika doit porter de véritables combats contre sa mère qui associe l'école au débauche et au péché : elle aurait préféré que ses filles suivent l'école de la vie qui leur aurait appris à être une épouse et une mère parfaites. Ainsi, dans le cas des trois protagonistes, l'école devient l'endroit qui leur offre la chance de rêver du « "DROIT D'ÊTRE LIBRE" » (Kessa, 2007 : 33).

À part l'école, les lectures offrent une chance aux trois jeunes filles pour se libérer des chaînes qui les tiennent prisonnières des traditions et de la religion. Or, pour Farida les lectures ont joué le rôle le plus important : elles la transforment en une romantique incurable qui veut vivre des histoires d'amour absolu comme celles de Roméo et Juliette, de Tristan et Yseult. Par conséquent, la jeune fille issue de l'immigration s'apparente à Emma Bovary et à Louise de Chaulieu [10], par la négation de la réalité à cause de leurs lectures et le choix de la mort en tant que seul moyen d'échapper à une vie qui ne convient pas à leurs idéaux.

Mais, finalement, l'école et les lectures ne sont que des éléments déclencheurs de la quête identitaire et de la quête de la liberté : elles révèlent aux trois jeunes filles l'existence d'une vie meilleure au-delà des traditions qui n'acceptent pas que la femme puisse vivre librement sa vie ; elles leur donnent aussi la force de lutter pour atteindre la liberté désirée.

Ainsi, Samia décide de prendre son destin dans ses propres mains : elle quitte la maison malgré la résistance de sa mère et part à la recherche de son identité individuelle. En quittant le HLM « le Paradis » qui, malgré son nom, a perdu presque tout signe de vie, la jeune fille laisse derrière un univers étouffant, mais aussi, une famille qui, par ses gestes, n'a fait que lui interdire de vivre réellement. Le départ devient ainsi le symbole de son désir de s'intégrer vraiment dans la société française, ce qui lui a été interdite pendant tant d'années.

Enfermée après que sa famille a découvert son escapade dans un bar et menacée avec un mariage arrangé en Algérie, Farida décide de se révolter, de devenir maîtresse de son destin : elle choisit la liberté même si celle-ci entraîne avec elle la mort - une mort libératrice, bénéfique, qui met fin aux souffrances et aux humiliations vécues par la jeune fille et à une vie qu'elle n'a pas choisie, celle de fille d'immigrés rejetée par son propre pays et incomprise par les siens : « Ce n'est pas de ma faute, je n'ai pas demandé à être immigré ! » (Kessas, 2007 : 77). Cette mort voulue annule aussi l'enfermement qui a été le leitmotiv de la vie de Farida ; la jeune fille connaît en fin la liberté bien que cela lui ait exigé le sacrifice suprême.

Quant à Malika, malgré ses quelques épisodes de révoltes contre sa mère qui n'a qu'un désir - faire de sa fille une mère et une épouse parfaites, elle n'ose choisir aucun des deux chemins empruntés par les deux autres personnages féminins : elle ne peut pas quitter le foyer familial car elle ne peut pas envisager une vie loin de sa famille qu'elle aime malgré toutes les souffrances et les humiliations qu'on lui a infligées. La mort n'est non plus une solution car il s'agirait d'un chemin sans retour. Ainsi, Malika choisit le chemin de l'espoir : tout en continuant à vivre au sein d'une famille qui organise sa vie selon des traditions ancestrales, la jeune fille ne perd pas l'espoir qu'un jour elle pourra se construire un avenir sous le signe de la liberté grâce aux études.

Conclusion

Samia, Malika et Farida, trois « beurettes », ayant trois destinées qui se ressemblent sous plusieurs aspects, incarnent l'image de la jeune fille issue de l'immigration telle qu'elle apparaît dans la littérature féminine de la deuxième génération. Marquées par un sentiment de perte - la perte des liens avec la famille, avec la culture des parents, avec soi-même finalement car les personnages arrivent à ne plus savoir qui ils sont vraiment et à quel espace ils appartiennent -, du manque, de la non-coïncidence, les trois protagonistes vivent un profond sentiment d'aliénation à cause de la souffrance, de l'humiliation, de la stigmatisation mais aussi à cause du mur infranchissable qui les entoure – le mur des traditions et de la religion – et qui les condamne à un terrible enfermement. Et c'est justement ce sentiment de l'aliénation qui aide les personnages féminins à trouver le courage pour s'en sortir. Samia, Malika, Farida, de même que leurs créatrices, deviennent des exemples de caractères forts qui veulent à tout prix accéder à la liberté, soit en choisissant le départ, l'espoir ou la mort, comme dans le cas des personnages, soit en choisissant l'écriture, comme dans le cas des écrivaines.

En prenant la plume, les femmes issues de l'immigration maghrébine essaient de trouver sur la page blanche l'espace qui leur permette le mieux de réconcilier leur double

identité sans qu'elles soient obligées à abandonner l'une d'entre elles, en effet, il s'agit d'un espace de liberté. Leur écriture, plus ou moins empreinte de leur vie réelle, prône le droit à la différence de même que le droit à une vie qui ne se trouve plus sous le signe de l'enfermement. Elle est là pour témoigner de la vie des jeunes filles issues de l'immigration auxquelles les traditions ancestrales et la religion ne laissent pas la chance de l'affirmation en tant qu'individu libre. Cette écriture permet finalement aux écrivaines, aussi bien qu'aux personnages féminins qu'elles créent, de retrouver leur propre identité – une identité nouvelle où se mêlent l'Occident et l'Orient, qui les définissent comme étant à la fois Françaises et maghrébines.

Notes

[1] La plupart de la critique conteste cette dénomination (même si à un certain moment on la considérait comme neutre), de même que certains écrivains, qui n'acceptent pas qu'on les considère « des écrivains beurs », comme par exemple Leïla Sebbar.

[2] Sylvie Durmelat cite, dans son ouvrage *Fictions de l'intégration. Du mot beur à la politique de la mémoire*, Azouz Begag et Abdellatif Chaouite qui « s'accordent pour faire le procès de la notion de "deuxième génération". Pour [eux] : "On ne peut pas décliner à l'infini les générations issues de l'immigration, de la première à la nième. Un jour, il faut savoir dire, ils sont Français. Et ce jour est arrivé depuis quelque temps déjà" ». (Durmelat, 2008 : 38)

[3] Malgré le fait que Carmen Mata Barreiro considère dans son article « Les écrivaines migrantes d'origine maghrébine en Belgique et en France : la lutte pour être et pour dire » que « l'écriture des femmes migrantes d'origine maghrébine a atteint un degré remarquable de richesse et de complexité en France (...), par la profondeur de leur analyse et de leur réflexion, par sa qualité littéraire, (...) occup[ant] une place importante dans le paysage littéraire français » (Mata Barreiro, 2006 : 161), la réalité littéraire semble la contredire : la plupart des écrivaines issues de l'immigration maghrébine sont marginalisées, leur œuvre étant rattachée soit à la littérature maghrébine d'expression française soit au domaine de la sociologie.

[4] Adbelkader Benarab (*Les voix de l'exil*. Paris : L'Harmattan, 1994, p. 168) cité par Barbara Boyer à la page 300, op. cit.

[5] Quoique ce terme apparaisse dans le titre du roman de Soraya Nini, *Ils disent que je suis beurette*, il est important de préciser que l'écrivaine ne se reconnaît pas du tout dans cette appellation car elle « se sent Française avant tout » (Boyer, 2008 : 11). En outre, Soraya Nini reconnaît elle-même dans une lettre qu'elle a envoyée à Alec Hargreaves que la maison d'édition l'a forcée en quelque sorte à choisir ce titre pour son roman : elle aurait voulu appeler son récit *L'Entre-deux*, tandis que son éditeur aurait voulu l'appeler *La Beurette*. Alors, l'écrivaine a choisi la variante *Ils disent que je suis une beurette* qui témoigne du fait que les autres, les Français de souche, voient en elle avant tout une « beurette », c'est-à-dire une étrangère. Elle semble transmettre le même sentiment à Samia, le personnage féminin principal de son roman. Dans ce sens, Barbara Boyer affirme que « la narratrice [Samia] a manifestement du mal à s'identifier à ces appellations collectives stéréotypées (...). Cet énoncé [« il paraît que je suis une "beurette" » (Nini 9)] identifie la jeune narratrice comme étant Française de naissance, mais signale simultanément qu'elle a la conscience d'être considérée par les Français comme étant sujet de différence ». (Boyer, 2008 : 308)

[6] Citation reprise de la 4e couverture du roman *Née en France. Histoire d'une jeune beure*, d'Aïcha Benaïssa, éd. Pocket, 2000 [éd. Payot, 1990].

[7] Dans les deux romans analysés, le rôle du Cerbère est assumé surtout par les frères aînés : les véritables chefs de leurs familles, Yacine, alias KGB, le frère aîné de Samia, et Mohamed, le frère aîné de Malika, ont droit de vie et de mort sur leurs sœurs de même que sur leurs mères. À chaque faux pas, ils sont là, prêts à punir d'une manière très violente celles qui ont osé s'éloigner un tout petit peu du vrai chemin, celui de la religion et des traditions ancestrales.

[8] Tahar Ben Jelloun considère que la jeune fille de la deuxième génération se trouve « au centre de plusieurs cercles concentriques constituant les murailles qui l'isolent la préservent en la tenant prisonnière, la gardent comme un otage d'une situation impossible » (Ben Jelloun, 1984 : 106).

[9] Il ne faut pas oublier que les trois personnages habitent des cités HLM, dans des tours ayant une couleur imprécise, où les immigrés ont trouvé refuge. Par contre, la maison arabe traditionnelle « est carrée, les pièces se répartissant autour d'une cour, agrémentée d'une fontaine, parfois de quelques arbres ou de fleurs » (Fâtima et la femme musulmane, §3).

[10] Personnage principal du roman *Mémoires de deux jeunes mariées* d'Honoré de Balzac (1841)

Bibliographie

- Albert, C., *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Karthala, Paris, 2005
- Barsali, N., *Généralisations beurs, Français à part entière*, Ed. Autrement, Paris, 2003
- Benaïssa, A., *Née en France. Histoire d'une jeune beure*, Pocket [Payot], Paris, 2000 [1990]
- Ben Jelloun, T., *Hospitalité française*, Seuil, Paris, 1984
- Boyer, B., « Histoire, nation et identité : les femmes dans l'espace autobiographique entre la France et l'Algérie ». Thèse de doctorat [en ligne], 2008. URL : digitallibrary.usc.edu/search/.../usctheses-m1020.html?x (consulté le 23 2010 juillet)
- Durmelat, S., *Fictions de l'intégration. Du mot beur à la politique de la mémoire*, L'Harmattan, Paris, 2008
- Eysel, C., « Dé-couverte et dé-finie : Stratégies d'une écriture féminine dans *Georgette !* ». In Michel Laronde (dir.). *L'écriture décentrée: La langue de l'Autre dans le roman contemporain*, L'Harmattan, Paris, 1996, p.55-74
- Fernandez, M., *Les écrivaines francophones en liberté : Farida Belghoul, Maryse Condé, Assia Djebar, Calixthe Beyala*, L'Harmattan, Paris, 2007
- Huughe, L., *Écrits sous le voile : Romancières algériennes francophones, écriture et identité*, Publisud, Paris, 2001
- Ireland, S., « L'exil et le conflit culturel dans les romans des écrivaines beures ». In Lucie Lequin et Maïr Verthuy (dir.). *Multi-culture, multi-écriture. La voix migrante au féminin en France et au Canada*, L'Harmattan, Montréal, 1996, p.229-238
- Kessas, F., *Beur's story*, L'Harmattan, Paris, 2007 [1990]
- Mata Barreiro, C., « Les écrivaines migrantes d'origine maghrébine en Belgique et en France : la lutte pour être et pour dire ». In Carmen Boustani (dir.). *Des Femmes et de l'écriture. Le Bassin méditerranéen*, Karthala, Paris, 2006, p.161-171
- Moncelon, J., « Fâtima et la femme musulmane ». *D'Orient et d'Occident*. [En ligne]. URL:<<http://www.moncelon.com/symbol4.htm>>(consulté le 6 août 2010)
- Nini, S., *Ils disent que je suis une beurette*, Fixot, Paris, 2003 [1993]